

ALLOPINÉ
PRESSE

3,9

UGC

4,0

LES FLEURS DU MANGUIER

7,3

SENS
CRITIQUE

3,7



« On retient son souffle. Le regard bienveillant du réalisateur sur ces deux frimousses innocentes propulse le film au cœur de l'intime. »

LE FIGARO ★★★★★

« Cet éloge de la bienveillance ouvre une première brèche de lumière dans l'obscurité »

LE MONDE ★★★

« Époustouflant de vérité »

TV5 MONDE

« En évitant le double écueil de la noirceur sans fond et de la sensiblerie mièvre, Fujimoto éclaire le thème de la solidarité communautaire. »

LIBÉRATION ★★★★★

« Akio Fujimoto évite les écueils. Il suit au plus près, souvent caméra portée, ces deux enfants, qui nous bouleversent en promenant leur innocence dans un monde effroyable »

SUD OUEST ★★★★★

« Entre la grâce et le thème d'actualité, entre Bresson et le Petit Poucet, entre le documentaire et le conte »

ELLE ★★★★★

« Ce film bouleversant dit, à travers l'histoire de ces deux enfants, le destin de millions de migrants »

FRANCE INFO ★★★★★

« Une intelligence de mise en scène qui, sans atténuer la force émotionnelle de sa fiction hyper réaliste, seconde celle-ci d'une force tellurique et poétique »

LE NOUVEL OBS ★★★★★

« L'exil tragique des Rohingyas raconté avec sensibilité à hauteur d'enfant »

LES INROCKS ★★★★★

« Les deux formidables jeunes comédiens - frère et sœur dans la vie - sont comme des rayons de soleil dans l'obscurité. »

TÉLÉRAMA 

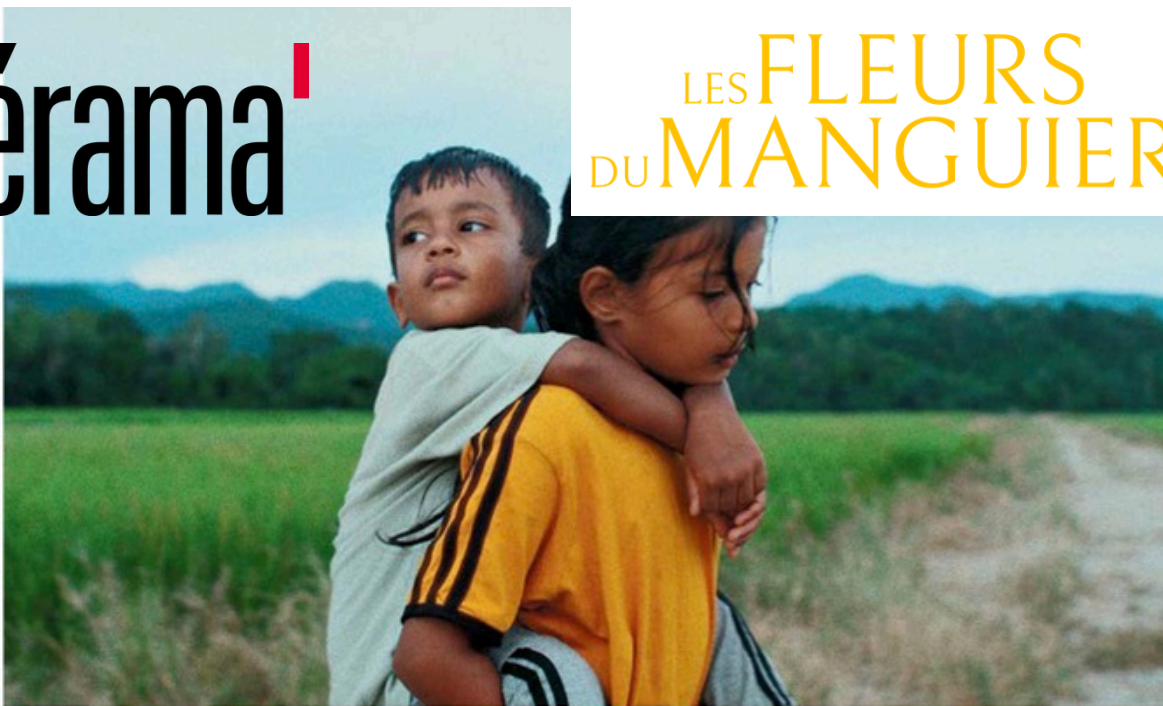
« Un événement culturel important »

CAHIERS DU CINÉMA ★★★★★

« Le film croise les genres sans jamais perdre de vue son humanité et celle de ses personnages, interprétés avec une rare authenticité »

LA SEPTIEME OBSESSION





Les Fleurs du manguier

Akio Fujimoto

L'odyssée d'une famille de Rohingyas, du Bangladesh à la Malaisie, racontée à hauteur d'enfants. Une fiction âpre et documentée, où perce l'espoir.



Les pressions internationales n'y ont pas fait grand-chose : les Rohingyas, une minorité musulmane du Myanmar (l'ancienne Birmanie), privés de citoyenneté depuis 1982, continuent d'être discriminés dans ce pays d'Asie du Sud-Est à la population majoritairement bouddhiste. L'été 2017, la persécution a viré au nettoyage ethnique et forcé sept cent cinquante mille Rohingyas à l'exil pour fuir les viols et massacres perpétrés par l'armée. Travaillant au Myanmar depuis douze ans, le cinéaste japonais Akio Fujimoto a été sensibilisé au sort tragique, et longtemps tabou, du peuple rohingya. Il lui rend un hommage d'une vibrante empathie dans une fiction très documentée. *Les Fleurs du manguier* débute dans un camp de réfugiés surpeuplé au Bangladesh, où Shafi, 4 ans, sa sœur Somira, 9 ans, et leur mère préparent leur départ clandestin en bateau pour une vie qu'ils espèrent meilleure. Objectif : la Malaisie, où s'est déjà exilée une partie de leur famille. Un pays dont la religion officielle est l'islam, mais où ils ne sont pas forcément les bienvenus.

Traversée maritime périlleuse sur un navire surpeuplé, violence cynique des passeurs, longues marches erratiques dans la forêt, traque féroce des

policiers... C'est peu dire que le réalisateur ne ménage pas ses spectateurs. Sur le fond comme sur la forme : une bonne partie des scènes nocturnes, éclairées à la seule lueur fragile de lampes de poche, sont difficilement lisibles. Mais cette âpreté narrative et esthétique a le mérite de préserver le film du pathos. La force des *Fleurs du manguier*, sa beauté malgré tout tiennent à son point de vue inlassablement fixé à hauteur d'enfants. Le regard distancié de Shafi et Somira sur des événements dont ils ne comprennent pas toutes les implications permet, sans adoucir les horreurs traversées ni tomber dans le cliché de l'innocence perdue, d'éviter, au sortir de la projection, d'avoir un moral totalement plombé. Le refuge dans les jeux que les deux petits parviennent à préserver, la complicité entre les deux formidables jeunes comédiens – frère et sœur dans la vie – sont comme des rayons de soleil dans l'obscurité. Et la mise en scène parvient à transcender son naturalisme par une envolée presque fantastique dans une bouleversante séquence finale. ▶ **Samuel Douhaire** | *Hará watan*, Japon/France/Malaisie/Allemagne (1h38) | Scénario : A. Fujimoto. Avec Shomira Rias Uddin, Shofik Rias Uddin.

Shafi et Somira quittent leur camp de réfugiés, en quête d'une vie meilleure (Shofik Rias Uddin, Shomira Rias Uddin).



Shomira Rias Uddin (Somira) et Muhammad Shofik Rias Uddin (Shafi). ARIZONA DISTRIBUTION

Le périlleux périple de Somira et Shafi, deux enfants rohingya

Akio Fujimoto éclaire sur le sort de la minorité musulmane birmane

LES FLEURS DU MANGUIER



Les Fleurs du manguiers est le premier long-métrage de fiction en langue rohingya, interprété presque exclusivement par des Rohingyas. Présenté en septembre 2025 dans la section Orizzonti du Festival de Venise, le troisième film du Japonais Akio Fujimoto est reparti avec le Prix spécial du jury. Après avoir donné corps à différents destins d'immigrés au Japon – une famille birmane dans *Passage of Life* (2017) et de jeunes Vietnamiennes clandestines dans *Along the Sea* (2020), tous deux inédits en France –, le réalisateur s'est intéressé au sort de cette minorité musulmane à la suite d'années de travail de terrain en Birmanie qui l'ont sensibilisé à leur tragédie.

Apatrides depuis la promulgation d'une loi birmane de 1982 restrictive en matière de nationalité, les Rohingyas ont été poussés à l'exil pour fuir les persécutions de la majorité bouddhiste. Des centaines de milliers d'entre eux ont trouvé asile dans des camps de réfugiés au Bangladesh voisin. C'est là que s'ouvre *Les Fleurs du manguiers*, auprès de deux enfants, So-

mira (Shomira Rias Uddin), 9 ans, et son petit frère, Shafi (Muhammad Shofik Rias Uddin), âgé de 4 ans, qui jouent à cache-cache et à 1, 2, 3, soleil avant d'être priés de ranger leurs affaires. Ils s'apprentent à embarquer pour un voyage afin de retrouver leur famille installée quelque part au loin près d'un manguiers.

Instincts premiers

Dès lors, *Les Fleurs du manguiers* fait le récit de ce long et périlleux périple à travers mer et terre vers une destination qui nous est d'abord inconnue. Raconté à hauteur d'enfants, au fil des jours qui s'égrènent à l'écran, le film dispense ses informations au compte-gouttes, nous plongeant dans le même sentiment de débousolement que ses protagonistes. Le récit tout comme la mise en scène, qui, avec son côté caméra embarquée, appuie cette esthétique prise sur le vif. Celle-ci met le spectateur en état constant de vigilance, chaque rencontre pouvant être aussi bien une aide qu'une menace. L'obscurité dans laquelle baigne une partie du film accroît ce sentiment de danger que rend encore plus palpable la multiplication de rebondissements imprévisibles.

Cette capacité d'immersion est à la fois la force et la limite d'un

Akio Fujimoto retranscrit parfaitement les épreuves auxquelles font face les deux protagonistes

film toujours collé à ses personnages. Akio Fujimoto arrive parfaitement à retranscrire les épreuves auxquelles font face les deux enfants très vite livrés à eux-mêmes, et ce qui les traverse au gré des rencontres. On ressent leur fatigue, leur peur, la faim, la lassitude. Le film nous ramène à leurs instincts premiers, eux qui sont dépassés par ce qui leur arrive dans une alternance de moments de tension et de répit. *Les Fleurs du manguiers* n'édulcore rien de la violence de ces chemins de migration aux mains de passeurs véreux prêts à tout pour extorquer plus d'argent, ni des dangers de ce statut de clandestin en proie à la répression.

S'il prend peu à peu des airs de cauchemar éveillé, hanté par la douleur du vécu de tout un peuple et par la mort qui rôde, le film

ne veut pas céder au désespoir que la situation appelle pourtant. La relation pleine de tendresse qui unit Somira et Shafi apporte un peu d'apaisement en préservant quelque chose de la douceur de l'enfance. Malgré tout, la sœur et le frère doivent faire preuve de beaucoup d'ingéniosité et de prudence pour assurer leur survie.

L'entraide qui les unit n'est pas unique. Akio Fujimoto interroge à travers le sort des Rohingyas et la précarité de leur existence ce qu'il reste de notre humanité. Et le constat est partagé. Si le monde extérieur leur est hostile, subsistent entre eux des formes de solidarité fortes nées du partage de ce destin brisé, qui dépassent de loin les seuls liens du sang. Cet éloge de la bienveillance ouvre une première brèche de lumière dans l'obscurité. Aux flammes de la destruction qui hantent les personnages répondent les rêves tenaces de lendemains meilleurs auxquels ceux-ci n'ont cessé de s'accrocher pour pouvoir continuer coûte que coûte à avancer. ■

BORIS BASTIDE

Film japonais, français, malaisien et allemand d'Akio Fujimoto. Avec Muhammad Shofik Rias Uddin, Shomira Rias Uddin (1 h 39).

LES FLEURS DU MANGUIER



Libération

Les personnages de Shafi et Somira sont joués par des acteurs non professionnels. PHOTO ARIZONA DISTRIBUTION

«Les Fleurs du manguier», voyage en mer inconnue

Dans une fiction qui emprunte aux codes du documentaire, le cinéaste Akio Fujimoto filme avec sobriété le calvaire de deux orphelins rohingyas exilés.

Le film s'ouvre et se referme avec lui. Au début, dans un abri de toile et de bambous, Shafi, 4 ans, court, se cache, joue et s'amuse avec Somira, sa sœur aînée de 9 ans. A la fin, il est accroupi, seul et caché sous une serviette jaune, au pied d'un arbre immense, dans la nuit urbaine de Kuala Lumpur en Malaisie. Entre ces deux moments, 28 jours d'un périlleux périple. Un exode sans

retour sur la mer d'Andaman, dans la touffeur de la jungle thaïlandaise et sur les trottoirs de la capitale malaisienne.

Damnés. Shafi est un enfant rohingya brinquebalé sur les routes de l'exil. Il appartient à cette communauté musulmane apatride, considérée comme l'une des plus persécutées au monde depuis au moins deux générations. Victimes d'un apartheid depuis les années 80, potentiellement d'un génocide depuis la dernière vague de massacres et de nettoyage ethnique lancée par la junte birmane à la fin de l'été 2017, ces Rohingyas ont fui en masse l'Etat Rakhine dans l'ouest birman pour gagner des camps surpeuplés de réfugiés au Bangladesh voisin. Le film démarre dans l'un

de ces campements. A la nuit tombée, les deux enfants orphelins, leur tante et d'autres proches s'échappent et prennent la route en camion, puis rejoignent un canot et un rafiote. L'oncle les attend à Kuala Lumpur, dans l'ombre d'un grand arbre. Fouille au corps, téléphone confisqué, ils n'ont droit de garder pour bagage qu'un seul sac en plastique qui renferme toute leur vie. Ainsi commence ce long voyage pour ces damnés de la mer soumis dès le départ aux tensions, aux privations, à l'extorsion. Ce voyage en mer est long, éprouvant, risqué, coûteux. Ils empruntent une route maritime où, depuis dix ans, les naufrages et les crises humanitaires ont coûté la vie à des milliers de personnes – encore récemment,

mi-avril, un bateau de réfugiés rohingyas parti du Bangladesh a chaviré, avec 250 personnes à bord.

Calvaire. Avec *les Fleurs du manguier*, Akio Fujimoto livre une fiction hybride qui emprunte beaucoup aux codes bruts et réalistes du documentaire. Ce réalisateur japonais qui suit les communautés et les parcours migratoires en Asie du Sud-Est depuis une dizaine d'années a embarqué sa caméra sur le pont du bateau, dans le sillage des réfugiés lancés sur des pistes dans la forêt dense du sud thaïlandais. Avec sobriété, il filme à l'épaule, en intimité et en immersion auprès de ses personnages – tous non professionnels –, souvent à hauteur de ce duo d'enfants complices. Tout en s'autorisant quelques échappées contemplatives.

De là, naît un décalage intéressant entre l'insouciance de jeux d'enfants et la condition parfois sordide et violente de ces humains, souvent la proie de réseaux mafieux ou islamistes sur ses routes migratoires. En se concentrant sur le sort de ces deux orphelins, Fujimoto raconte et documente les étapes et le calvaire de toute la communauté rohingyas. En évitant le double écueil de la noirceur sans fond et de la sensiblerie mièvre, il éclaire le thème de la solidarité communautaire. Et filme des enfants, certes esseulés, mais mus par une quasi-injonction à la survie, à la poursuite d'un chemin sans retour.

ARNAUD VAULERIN

LES FLEURS DU MANGUIER de AKIO FUJIMOTO 1h 38.

« Les Fleurs du manguier » : le drame de deux enfants rohingyas

Olivier Delcroix

Akio Fujimoto retrace l'expédition désespérée d'une sœur et de son petit frère vers une hypothétique liberté.

Is jouent à cache-cache ou à un, deux, trois, soleil! sans se préoccuper de ce que les adultes préparent de leur côté. Somira, 9 ans, et son petit frère, Shafi, 4 ans, sont encore à l'âge de l'insouciance. Pourtant, l'heure est au départ. Leur grand-père et leur tante espèrent qu'ils pourront rejoindre la maison de leur oncle, qu'ils n'ont jamais vu, à Kuala Lumpur, en Malaisie. Somira a capté dans une conversation que l'endroit se situait non loin d'un manguier géant, dont elle connaît bien les fleurs.

Accompagnés d'une cohorte de jeunes Rohingyas, réfugiés au Bangladesh dans un camp pour échapper aux persécutions du Myanmar, ils se mettent en route comme s'ils partaient pour une longue promenade... Le réalisateur japonais Akio Fujimoto filme cette odyssée désespérée à hauteur d'enfants. Les premiers jours ne s'apparentent pas à une fuite éperdue. Et pourtant... Les conditions de leur voyage vont se durcir de jour en jour, entre la camionnette délabrée, la barque à moteur, la terrible chaleur sur le pont d'un chalutier en haute mer, les garde-côtes et leurs fusils à l'arrivée en Thaïlande, la touffeur d'une jungle inextricable soumise à de violents orages, sans oublier les brigands qui profitent de cette fuite en Malaisie pour se remplir les poches.

Le réalisateur s'attache toujours à filmer autant la violence qui entoure les deux protagonistes que cette volonté farouche des enfants de recréer en tous lieux un espace de jeu qui leur appartient. Filmé caméra à l'épaule, *Les Fleurs du manguier* immerge le spectateur dans un « road movie » migratoire de facture presque documentaire. Ce terrifiant effet de réalisme poigne à chaque étape du

périple. On retient son souffle. Le regard bienveillant du réalisateur sur ces deux frimousses innocentes propulse le film au cœur de l'intime. Le film montre les liens d'amour indéfectibles qui unissent cette grande sœur protectrice et son fragile petit frère qui s'ingénie à rester joyeux contre vents et marées.

Guerrière à la « Kill Bill »

Ballotté dans un océan d'indifférence, malmené dans le tourbillon cruel du monde, ce tandem innocent souligne la noirceur des adultes qui s'agitent au-dessus de leurs têtes. Bientôt livrés à eux-mêmes, Somira et Shafi parviennent à avancer tant bien que mal vers leur destination. Avec son maillot jaune poussin à bandes noires, la jeune héroïne fait figure de guerrière à la *Kill Bill*. Ils s'évaderont d'un camp dans la jungle, et marcheront des kilomètres à pied, la gamine portant son frère sur ses épaules.

La simplicité du film n'a d'égales que sa force émotionnelle et son implacable beauté visuelle. Si l'on sait que le peuple rohingya est injustement massacré par la Birmanie depuis les années 1980, *Les Fleurs du manguier* permet au public de le comprendre d'incroyable manière. On se souviendra longtemps de ce petit garçon rêveur, les doigts posés sur les planches de sa charrette bringuebalante, les yeux dans le vide, tandis que défile le paysage de la route. ■

« Les Fleurs du manguier »

Drame d'Akio Fujimoto

Avec Muhammad Shofik Rias Uddin,
Shomira Rias Uddin

Durée : 1h39

Notre avis : ●●●○

LES FLEURS DU MANGUIER d'Akio Fujimoto

L'exil tragique des Rohingyas raconté avec sensibilité à hauteur d'enfant.

Récompensé l'an dernier par le prix spécial du jury Orizzonti à la Mostra de Venise, ce film est le troisième long métrage du Japonais Akio Fujimoto. *Les Fleurs du manguier* raconte la fuite de deux migrant-es, deux enfants rohingyas, réfugié-es dans un camp au Bangladesh, que leurs proches décident de faire passer en Malaisie où les attend leur famille. Mais le chemin est long et semé d'embûches. Sans fioritures, Fujimoto nous plonge dans le cœur de l'action, sans même prendre le temps de rappeler que la minorité rohingya (à 85 % musulmane) est depuis longtemps rejetée, ostracisée, opprimée par le

pouvoir birman bouddhiste et a dû fuir, notamment au Bangladesh. Pour Fujimoto, l'essentiel est ailleurs : qu'est-ce que migrer ? Le film commence dans la nuit qui précède le départ de ces deux enfants avec leur tante.

Shafi, 4 ans, et sa sœur Somira, 9 ans, sont des enfants et sont filmé-es comme tel-les : il et elle ne se rendent pas tout à fait compte de ce qui va leur arriver. Et c'est tout à l'honneur de l'auteur de comprendre que des enfants, même vivant des moments dramatiques, dangereux, ont toujours besoin de rire, de jouer, de s'amuser, de se dépenser physiquement, même si la mort rôde



tout autour. Sans chichi, sans sentimentalisme ni sensiblerie mais avec sensibilité, le cinéaste japonais atteint son but : montrer des faits dans leur terrible crudité. **Jean-Baptiste Morain**

Les Fleurs du manguier d'Akio Fujimoto, avec Muhammad Shofik Rias Uddin, Shomira Rias Uddin (Jap., Fra., Mal., All., 2025, 1 h 39).
En salle le 22 avril.

« Les Fleurs du manguier » : Akio Fujimoto réalise une déchirante élegie en mémoire des victimes de l'exil

Critique Drame par Akio Fujimoto, avec Shomira Rias Uddin, Shofik Rias Uddin (Japon-Malaisie, 1h38). En salle le 22 avril ★★★★★



Une mère jette précipitamment quelques affaires de première nécessité dans des cabas pour elle et ses deux enfants. On la retrouve quelques heures plus tard dans un camion cahotant sur une piste cabossée. Elle appelle une dernière fois son époux pour lui demander de prier pour eux. Tel est le point de départ d'une de ces transhumances tragiques, résumées dans les journaux télévisés en quelques chiffres et statistiques déshumanisants qui ne rendent jamais compte de la violence subie par les populations forcées de fuir leur pays. A chaque détour de la route, ses dangers et l'horreur endurée par ces enfants et adultes, dont le rêve d'un avenir meilleur n'est que mirage, réduits à des valeurs marchandes, exploités par les passeurs et autres profiteurs. Ayant perdu la trace de leur mère, la sœur aînée et son jeune frère se retrouvent seuls. Ils ont fui la Birmanie où leur ethnie, les Rohingyas, est systématiquement persécutée par le pouvoir en place. Parvenus en Malaisie, ils avancent à vue, sans cesse menacés par des exploiters sans scrupule. Mais aussi parfois aidés par quelques personnes auxquelles il reste une once d'humanité.

Le troisième film de ce cinéaste japonais ayant vécu en Asie du Sud-Est est bien plus qu'un simple mélodrame sur le sort de ces migrants anonymes qui disparaissent dans un silence effroyable au fond des eaux internationales ou expirent d'épuisement au bord d'une route. C'est avant tout une réflexion sur la manière dont le cinéma peut (et doit) interroger le réel. Comment filmer cette horreur sans tomber dans le piège de la démonstration appuyée ou de la commisération bien-pensante ? A cela, Akio Fujimoto répond avec une intelligence de mise en scène qui, sans atténuer la force émotionnelle de sa fiction hyperréaliste, seconde celle-ci d'une force à la fois tellurique et poétique. Entre mouvements de fuite éperdue et instants suspendus porteurs d'un espoir déjà nécrosé, il compose une déchirante élegie en mémoire de toutes les victimes.

Par **Xavier Leherpeur**



U

ne femme, embarquée dans un camion lancé à vive allure sur une route accidentée, appelle son mari pour lui demander de prier pour leur sécurité. Quelques heures plus tôt, elle et ses deux enfants ont

quitté nuitamment la Birmanie pour entamer une traversée qui doit les mener vers la Malaisie et l'espoir chimérique d'un avenir meilleur. Route, bateau, chemin de campagne, forêt dense et inquiétante... À chaque instant de ce long périple, les guettent de nouveaux dangers. Parfois, le poids de leur traversée est allégé par des solidarités inespérées, mais le plus souvent, ils ne sont que des valeurs déshumanisées et marchandes pour des passeurs malhonnêtes ou des preneurs d'otages cherchant à tirer un bon prix de la survie de leurs captifs. Réalisateur d'origine japonaise ayant longtemps vécu et travaillé en Asie du Sud-Est, Akio Fujimoto a choisi, pour son troisième long-métrage, de relater les réalités fatales des Rohingyas. Une ethnie exploitée, persécutée et rejetée avec une violence systématique – le cinéaste a d'ailleurs beaucoup hésité à aborder le sujet par peur de représailles professionnelles. **LES FLEURS DU MANGUIER** pose d'emblée une question : qu'est-ce que la fiction peut apporter à une vérité testimoniale à laquelle le documentaire répondrait sans doute mieux et plus

précisément? La réponse suggérée par Fujimoto tient en deux points précis. Elle permet d'abord une autre répartition des responsabilités de la caméra, qui peut ici être, alternativement ou conjointement, narrative, immersive et/ou subjective. Offrant une multiplicité de points de vue, même si le principal reste celui de ces deux enfants qui vont vite se retrouver seuls face à leur solitude et à leur détresse. Elle autorise également, comme c'est le cas ici, un jeu des contraires venant sous-tendre les principes de mise en scène. C'est un jeu du mouvement (la fuite) contre la suspension du temps (l'espoir), l'opposition entre le bruit (le réalisme) et le silence (le poétique), et l'alternance entre plans serrés et plans larges. Des ruptures créatrices de tensions, permettant de jouer sur plusieurs diapasons émotionnels et déplaçant avec subtilité le curseur de la pudeur. Le film croise les genres sans jamais perdre de vue son humanité et celle de ses personnages, interprétés avec une rare authenticité par des acteurs non professionnels. ● XAVIER LEHERPEUR

HARÀ WATAN

Japon, France, Malaisie, Allemagne

Scénario Akio Fujimoto

Photographie Yoshio Kitagawa

Son Youki Yaei et Xavier Thieulin

Musique Ernst Reijseger

Avec Muhammad Shofik Rias Uddin,

Shomira Rias Uddin

Format Numérique • Couleur • 98'

CAHIER CRITIQUE

Les Fleurs du manguier d'Aki Fujimoto

Gens sans terre

par Thierry Méranger

Si la première fiction tournée entièrement en langue rohingya constitue sans conteste un événement culturel important – au-delà de la nécessaire dénonciation du martyre d'une ethnie aujourd'hui considérée comme apatride –, le tour de force du Japonais Aki Fujimoto tient d'abord aux écueils qu'il évite, tenant sa sensibilité à distance égale du film-dossier et de la fable lénifiante. Tout est d'abord affaire de territoire dans un récit où l'espace originel apparaît d'emblée comme un hors-champ définitivement perdu : au début du film, les protagonistes vivent au Bangladesh dans un camp de réfugiés, sans aucun espoir de retour au pays ancestral, l'État birman d'Arakan, où les Rohingyas, majoritairement musulmans, sont depuis plusieurs générations persécutés et condamnés à l'exil. Faute de terre promise, leur unique aspiration est de retrouver certains des leurs en Malaisie ou en Indonésie et d'y reconstituer leurs familles dispersées en vivant dans des conditions moins atroces. En ce sens, le souhait d'une vie sereine au pays des mythiques fleurs du manguier qu'évoque le titre français apparaît d'emblée comme chimérique. C'est dans ce contexte que le scénario de Fujimoto s'attache, à rebours de nombre de films de migrants insistant sur les épreuves déshumanisantes qu'ils endurent, à recréer pour ses personnages un territoire intime à chaque étape de leur errance.

Ce parti pris explique le choix de centrer l'histoire sur le voyage de deux enfants. Shafi, 4 ans, et Somira, 9 ans, bien que rapidement privés de leurs parents, ne sauraient être réduits à une quelconque opportunité de s'apitoyer sur leur innocence perdue, la dangerosité de leur environnement ou le déchirement des pertes tragiques qu'ils subissent. En résulte un nouveau regard sur les passages obligés du cinéma de l'exode que sont les séquences de traversée, l'errance en forêt, les traques policières nocturnes ou les menaces des passeurs. Si la violence n'est pas édulcorée, l'unique point de vue des enfants met



ARIZONA DISTRIBUTION

en valeur leur distance face aux événements et les espaces qu'ils se réapproprient pour en faire, de la première à la dernière séquence du film, de véritables aires de jeu. En témoigne la récurrence du « Un, deux, trois, soleil » dont l'objectif est de gagner du terrain sans se faire surprendre, ou l'image des quelques secondes où, pendant la traversée de la mer d'Andaman, frère et sœur, la tête sur les genoux de leur mère et abrités du soleil par un voile, réussissent à inventer un jeu dans l'espace le plus restreint qui soit. Ce montage dans le plan, qui parvient, en abyme, à préserver une zone ludique et privée dans des circonstances hostiles, est à l'image du film lui-même qui se plaît à intégrer à chaque étape de la pérégrination des éléments permettant de refuser le pathos et de ne pas tout à fait désespérer de l'humanité.

Le rapport qu'entretiennent Shafi et Somira, frère et sœur dans la vie (Shofik et Shomira Rias Uddin, acteurs pour la première fois, comme le reste de la distribution), est ainsi décrit au-delà des épreuves qu'ils traversent : la puissance du film tient en partie à la nature semi-documentaire du travail du cinéaste qui capte, hors dialogues, une complicité non jouée. La richesse de ce métissage est confirmée

par le dynamisme du montage, assuré par Fujimoto lui-même qui, sans avoir recours à la durée du plan-séquence, travaille de toute évidence à partir des longues prises – caméra portée – du chef opérateur Yoshio Kitawaga, maître d'œuvre chez Ryūsuke Hamaguchi. Loin de cantonner *Les Fleurs du manguier* à un vérisme sclérosant, cette approche hybride ouvre de nouvelles perspectives. Frôlant le fantastique comme dans la séquence finale, le trajet de Shafi et Somira n'est pas sans évoquer, en filigrane, d'autres échappées de cinéma peuplées de lucioles et d'enfants dérivant au fil de l'eau. ■

LES FLEURS DU MANGUIER (HARÀ WATAN)

Japon, France, Malaisie, Allemagne, 2025

Réalisation, scénario Aki Fujimoto

Image Yoshio Kitawaga

Son Youki Yaei, Xavier Thieulin

Montage Aki Fujimoto

Décor Tam Khalid

Costumes Jessie Yeow

Musique Ernst Reijseger

Interprétation Shomira Rias Uddin, Shofik Rias Uddin

Production E.x.N K.K.

Distribution Arizona Distribution

Durée 1h38

Sortie 22 avril

Les Fleurs du manguiier

★★★★☆ **SORTIE 22 AVRIL**

HARÀ WATAN DE AKIO FUJIMOTO AVEC SHOMIRA ET MUHAMMAD SHOFIK RIAS UDDIN... (JAPON, 1H38)



Shafi a 4 ans, sa sœur Somira en a 9, et leur exode d'un camp de réfugiés du Bangladesh vers la Malaisie prend des allures de *survival* à mesure que les jours défilent. Lorsqu'ils perdent leurs repères, c'est bien nous qu'Akio Fujimoto désoriente. Il y a la fiction et le documentaire qui s'imbriquent et se confondent. L'immersion totale, presque inconfortable, qui met à l'épreuve notre œil occidental. Et puis ce sentiment d'impuissance face à deux bouilles que l'on sait condamnées malgré les rires qui continuent de résonner. On pourrait vous dire qu'il s'agit là d'un récit d'immigration qui perd graduellement de sa hauteur pour accéder à un regard plus élémentaire, lavé de tous artifices. On pourrait aussi l'attribuer à la spontanéité de cette attachante fratrie qui s'adonne, face caméra, à ses habituelles chamailleries. Mais on préférera s'arrêter sur des détails d'apparence anodine. Comme ce dernier intertitre qui s'affiche d'une écriture plus enfantine qu'à l'accoutumée, en miroir au sort de Shafi, livré à lui-même. Ou cette serviette orange qu'il ne quitte plus, douloureux clin d'œil au tee-shirt de sa sœur. Face à la minutie du cinéaste, dévoué à offrir aux Rohingyas le premier film de fiction tourné dans leur langue, le pincement au cœur se fait plus vif encore.

● Lucie Chiquer

ELLE

LES FLEURS DU MANGUIER

CULTURE

C I N E M A

JEUX D'ENFANTS

PAR MARGUERITE BAUX

Ce matin-là, il faut se lever tôt, faire sa prière, dire au revoir à ses jouets et monter dans un bateau avec des inconnus. Aucune explication, pas de temps perdu : la sobre caméra du Japonais Akio Fujimoto se place d'emblée à hauteur de deux enfants, une petite fille de 9 ans et son encore plus petit frère (sœur et frère dans la vie) et ne les lâchera plus. Ils ne le savent peut-être même pas, mais ils sont rohingyas, communauté musulmane persécutée au Myanmar, et fuient vers le Bangladesh. Ils traverseront la mer, la jungle et ses beautés, des villages et des dangers, mais ce que la caméra s'attache surtout à filmer, ce sont leurs jeux – un bâton, une bouteille, un-deux-trois-soleil. Cela dure parfois longtemps : le temps d'arrêter la course du monde, un miracle. Premier film entiè-

MUHAMMAD
SHOFIK RIAS
UDDIN ET
SHOMIRA RIAS
UDDIN.

2



rement tourné en langue rohingya, « Les Fleurs du manguier » ne renonce pas à dénoncer le scandale, mais échappe au pur programme réaliste par ce regard tenace et très doux porté sur les enfants, comme si la caméra dessinait aussi une absence – celle des adultes qui devraient les protéger. Un fragile chemin entre la grâce et le thème d'actualité, entre Bresson et le Petit Poucet, entre le documentaire et le conte. « LES FLEURS DU MANGUIER », d'Akio Fujimoto, avec Muhammad Shofik Rias Uddin et Shomira Rias Uddin (1h 38). Prix spécial du jury Orizzonti à la Mostra de Venise. En salle le 22 avril.

Trois pépites à découvrir ce mercredi

« Les Fleurs du manguiier »

Shafi, 4 ans, et sa sœur Somira, 9 ans, deux orphelins rohingyas, minorité musulmane persécutée, fuient un camp de réfugiés au Bangladesh. Ils entament, pieds nus, avec espièglerie, un périple terrible. Le réalisateur Akio Fujimoto évite les écueils. Le pathos, la démonstration. Il suit au plus près, souvent caméra portée, ces deux enfants, qui nous bouleversent en promenant leur innocence dans un monde effroyable. (D'Akio Fujimoto, 1 h 38).



Shafi (Muhammad Shofik Rias Uddin) et Somira (Shomira Rias Uddin)
dans « Les Fleurs du manguiier » ARIZONA DISTRIBUTION

Les Fleurs du manguier (Harà watan) de Akio Fujimoto

Avec *Les Fleurs du manguier*, Akio Fujimoto construit une dramaturgie de l'inachevable, où la mise en scène épouse l'instabilité des Rohingyas, condamnés à vivre en transit, et dont la solidarité entre ses membres semble être la seule ressource.



★★★ Pour son premier film sorti en France, le réalisateur japonais Akio Fujimoto, témoignant d'une affinité particulière pour le destin des minorités opprimées, nous offre cette longue odyssee sur deux enfants de la communauté rohingya cheminant depuis un camp de réfugiés au Bangladesh jusqu'à la Malaisie. Une communauté qui, en réalité, a commencé son périple en Birmanie, premier pays qu'elle a fui, où elle a perdu sa terre, sa nationalité et son identité. Le point d'arrivée du film est tout aussi brouillé : la famille au cœur du récit veut se réfugier en Malaisie, où vivrait l'oncle des enfants, dans une maison avec un manguier, mais on ne sait jamais si cette maison serait effectivement trouvable dans un pays aussi grand, ni même si elle existe. Par des procédés variés, comme celui de faire commencer son film en cours de route, ainsi que la marche finale de Shafi en Malaisie, le réalisateur parvient à susciter un sentiment de perpétuelle errance, non seulement géographique et migratoire, mais tout aussi bien mentale - c'est ici du sentiment de n'avoir nulle part sa place dans le monde qu'il est question. Dans une mise en scène pourtant sans éclat, l'œuvre touche d'abord par son réalisme presque cru, par sa capacité à retracer précisément les différentes étapes du périple des Rohingyas, témoignant d'une expérience racontée dont il se fait le porteparole. *Les Fleurs du manguier* marque également par les surgissements d'une solidarité inattendue entre les membres de la communauté, ainsi que de la part d'étrangers - solidarité dans la catastrophe qui rend possibles le voyage et la survie. C'est donc aussi la maturité de son propos que de rappeler que le réel n'est pas seulement dans le drame, mais aussi dans l'humanité des protagonistes. **_N.N.**

DRAME

Adultes / Adolescents

◆ GÉNÉRIQUE

Avec : Shomira Rias Uddin (Somira), Shofik Rias Uddin (Shafi).

Scénario : Akio Fujimoto Images : Yoshio Kitagawa Montage : Akio Fujimoto 1^{er} assistant réal. : Bilal Kawazoe Musique : Ernst Reijseger Son : Youki Yaei et Xavier Thieulin Décors : Tam Khalid Costumes : Jessie Yeow Production : E.x.N K.K. Production déléguée : Dongyu Club et KinemaTowards Coproduction : Panorama Films, Elom Initiatives, Cinemata et Scarlet Visions Producteur : Kazutaka Watanabe Producteurs délégués : Mizue Kunizane et Shogo Yasukawa Productrice exécutive : Gabrielle Lee Coproducteurs : Angèle de Lorme, Sujuddin Karimuddin, Elise Shick et Christian Jilka Producteurs associés : Yuka Kobayashi et Ansell Tan Distributeur : Arizona Distribution.

98 minutes. Japon - France - Malaisie - Allemagne, 2025
Sortie France : 22 avril 2026

◆ RÉSUMÉ

Shafi (4 ans) et Somira (9 ans) jouent à cache-cache. Ils sont interrompus par leurs parents : il faut quitter le camp de Rohingyas où ils se trouvent, au Bangladesh, et se préparer à un long voyage vers la Malaisie. **Jour 1.** Les enfants et leur mère embarquent de nuit sur un bateau. **Jour 2.** Une tempête éclate. La nourriture manque. **Jour 8.** Un homme est mort. Une passagère raconte l'histoire du manguier de son enfance, qui serait resté intact après l'incendie de sa maison. **Jour 14.** Le soir, ils tentent de débarquer en Thaïlande, mais des policiers les repèrent et font feu. Ayant perdu leur mère, les enfants sont recueillis par des motards qui les hébergent et leur conseillent des passeurs. Les enfants continuent leur route avec des inconnus de leur communauté rohingya.

SUITE... **Jour 16.** En s'embarquant avec les passeurs dans la forêt, ils tombent dans un piège. Ils réussissent à s'extirper de la cage en bois où ils se trouvaient. **Jour 21.** Livrés à eux-mêmes, ils volent pour survivre et se réfugient dans un hangar désaffecté. **Jour 25.** Ils quittent le hangar. Ils croisent un homme parlant leur langue, le suivent et rejoignent le groupe d'exilés dont il fait partie. Lors du passage de la frontière malaisienne, le groupe est attaqué par la police. Somira, touchée, est laissée à terre. Une femme se propose de prendre Shafi, désormais seul, en charge. **Jour 28.** En Malaisie, cette femme retrouve son fils âgé d'une trentaine d'années. La nuit, Shafi s'échappe de leur maison et marche dans la rue.

Akio Fujimoto, réalisateur : “J’ai voulu raconter leur histoire aux enfants rohingyas”

Dans “Les Fleurs du manguier”, qui sort ce 22 avril en France, le Japonais Akio Fujimoto met en scène deux très jeunes réfugiés qui se lancent dans un périlleux périple pour rejoindre un proche. Son film, tourné en langue rohingya, jette une lumière sensible sur les persécutions dont cette minorité birmane est victime. Interview.

Le cinéaste japonais Akio Fujimoto a vécu et travaillé en Birmanie pendant plusieurs années. Lorsqu’il a dénoncé vivement le coup d’État militaire en 2021, il a pris conscience d’un double poids deux mesures qu’il avait intériorisé, n’ayant jamais osé s’insurger publiquement contre la persécution de la minorité musulmane rohingya, un sujet tabou dans le pays. La junte est, depuis janvier, poursuivie pour génocide devant la Cour internationale de justice de La Haye – à cause notamment d’opérations militaires menées en 2016-2017 dans l’ouest du pays, qui ont poussé plus de 700 000 Rohingyas à fuir vers le Bangladesh voisin. De ce sursaut est né chez Akio Fujimoto l’envie de réaliser une fiction mettant en scène des réfugiés rohingyas. Primé lors de la Mostra de Venise en septembre 2025,

Dans ce premier long-métrage de fiction jamais tourné en langue rohingya, le réalisateur de 38 ans poursuit une filmographie sensible sur les vies de personnes migrantes.

Ici, il met en scène avec tendresse et sensibilité l’histoire de Shafi, 4 ans, et de sa sœur Somira, 9 ans (incarnés par Shofik et par Shomira Rias Uddin). Ils quittent le quotidien insalubre du camp de réfugiés où ils vivent, au Bangladesh, pour tenter de rejoindre la Malaisie, accompagnés d’un oncle et d’une tante. Une traversée périlleuse, filmée à hauteur d’enfant, à la caméra portée.

COURRIER INTERNATIONAL : Pourquoi avez-vous choisi de raconter cette histoire à travers le regard de si jeunes enfants ?

AKIO FUJIMOTO : À l'origine, j'avais en tête des adolescents de 14 ans. Mais lors du casting, j'ai fait cette rencontre incroyable avec ce petit garçon et sa grande sœur, de 4 et 9 ans, et j'ai décidé d'en faire mes protagonistes.

Dès le départ, j'avais le projet de m'adresser en priorité aux jeunes Rohingyas et que l'ambiance du film ressemble à celle d'un livre pour enfants. Il existe maintenant déjà une deuxième génération de réfugiés qui n'ont pas connu le périple que leurs parents ont accompli [au départ pour fuir la Birmanie, puis entre différents camps de réfugiés dans la région], et souvent ces derniers n'arrivent pas à transmettre tout ce qu'ils ont vécu. J'ai divisé les scènes par journées, pour que le film soit comme un journal écrit par un enfant. De plus, j'ai voulu qu'il y ait beaucoup de scènes de jeux, comme 1, 2, 3, soleil, pour créer un lien plus fort avec le public, grâce à quelque chose d'universel qui va au-delà de la langue.

Comment, sans parler leur langue, avez-vous dirigé vos jeunes acteurs, non professionnels ?

La langue rohingya n'a pas de forme écrite. Nous n'avions donc aucun script, toutes

les consignes étaient transmises à l'oral. Sur le plateau, je me suis appuyé sur des interprètes car je ne parle que le japonais. Durant les prises, les dialogues et les échanges étaient très spontanés et improvisés. C'était très libre. J'ai laissé mes acteurs agir et parler en fonction de la façon dont ils vivaient la situation et dont ils pensaient qu'ils auraient réagi. Nous avons casté les acteurs par le bouche à oreille, car il n'y a pas d'industrie cinématographique rohingya. La plupart des adultes qui jouent dans le film ont déjà vécu un périple comme celui qui est raconté à l'écran. Mais

les enfants, non, et c'était important pour moi de ne pas leur faire vivre ce traumatisme, même sous le couvert d'une fiction.

Le film brille par sa photographie lumineuse et sa tendresse, et ne verse jamais dans une forme de voyeurisme ou de misérabilisme. Quels questionnements éthiques vous êtes-vous posés pour parvenir à cet équilibre ?

Comme je voulais que le film puisse être vu par des enfants, j'ai décidé de ne pas montrer à l'écran tout ce que j'avais pu apprendre lors d'enquêtes et d'interviews menées auprès des adultes. Je ne voulais pas bafouer la dure réalité qu'ont vécue les Rohingyas, ni résumer toute leur vie à ce drame, je voulais montrer leur côté lumineux.

Ne pas donner d'indications aux acteurs au niveau des émotions m'a aussi permis de leur épargner au maximum de revivre leurs traumatismes. Chacun avait la liberté de gérer la manière dont il voulait exprimer la scène. Cela a donné un environnement assez positif, plutôt joyeux sur le plateau.

Espérez-vous que votre film puisse jeter une nouvelle lumière sur le sort des Rohingyas ?

Oui, surtout maintenant que ce sujet est quasi absent des médias. J'espère que mon film va éclairer autrement leur situation. Beaucoup de personnes de cette communauté m'ont dit qu'elles étaient contentes de voir leur peuple mis en scène, et que ça leur avait donné envie de faire du cinéma et de raconter leurs propres histoires.



Deux orphelins rohingyas entament un voyage périlleux du Bangladesh à la Malaisie. Avec la force d'un documentaire, cette fiction raconte les violences de toutes les migrations et touche au cœur.

Ils jouent à cache-cache, à 1, 2, 3, soleil ! : ils sont joyeux et si petits. Pendant que leur grand-père et leur tante préparent le voyage qui les attend, Shafi, quatre ans, et sa grande sœur Somira sont encore à l'âge de l'insouciance. Plus pour très longtemps. En camion, puis en bateau et de nouveau en camion, et enfin à pied, bientôt isolés de ceux qui les accompagnaient, ils partent pour un ailleurs inconnu, la maison de leur oncle, qu'ils ne connaissent pas. Tout ce qu'ils savent, c'est qu'un gigantesque manguier ayant résisté au temps et même au feu y trône, majestueux.

Peuple apatride chassé de Birmanie depuis 1982, les Rohingyas fuient les massacres et errent de pays en pays, tentant, au péril de leur vie, de rejoindre leurs familles éparpillées ; même lointaines, même s'il ne se sont jamais vus. Partant de ce constat, le réalisateur japonais **Akio Fujimoto** – qui travaille depuis plusieurs années en Asie du Sud-Est et notamment en Birmanie et y a réalisé ses deux premiers films (inédits chez nous) – a décidé d'utiliser le cinéma de fiction pour transmettre cette réalité méconnue (voire taboue) au monde en général et à tous les exilés rohingyas disséminés sur la planète.

La force de ce beau film implacable, illuminé par la pureté immarcescible des deux petits (vraiment frère et sœur dans la vie), le regard bienveillant du réalisateur et celui, minutieux et englobant, caméra à l'épaule, du chef-opérateur **Yoshio Kitagawa** (*Le mal n'existe pas* de **Ryūsuke Hamaguchi**), c'est sa simplicité. Sa capacité à saisir sans fioritures, sans effets tire-larmes, le terrible sort de ce peuple sacrifié. Il re-pose la question qui nous hante depuis des décennies : combien de temps encore laisserons-nous des femmes, des hommes et des enfants risquer leur vie à bord de rafiots, aux mains des passeurs, dans les jungles obscures ?

Avec *Les Fleurs du manguier* (titre plus poétique et moins clair que l'original, qui veut dire « sans pays »), on est aux côtés de Somira portant sur son dos ce petit frère auquel elle cache sa propre peur, immergés, plongés, malmenés au cœur de ce voyage dont il semble impossible de sortir vivant.

Par **Isabelle Danel**.



LES FLEURS DU MANGUIER

LES FLEURS DU MANGUIER

d'Akio Fujimoto



Dans l'espoir de retrouver leur famille dispersée, Shafi, 4 ans, et sa sœur Somira, 9 ans, quittent un camp Rohingyas du Bangladesh pour rejoindre la Malaisie. Guidés par leur regard d'enfant, ils entreprennent une traversée périlleuse.

Les *Fleurs du manguier* s'ouvre sur une partie de cache-cache entre deux enfants. Derrière l'apparente innocence, ce point de départ est déterminant pour questionner une invisibilité aux yeux du monde : celle des Rohingyas, peuple persécuté par les régimes birman depuis des décennies, relégué aux marges du visible comme de l'histoire. Dès ses premières images, Akio Fujimoto fait donc le choix d'un cinéma au plus près d'une expérience humaine, à hauteur d'enfants. Somira et Shafi, précipités dans l'exil, deviennent les guides d'une odyssée contrainte, dont la destination - la Malaisie - importe presque moins que la traversée elle-même, incertaine, profondément éprouvante.

Ici, nul didactisme : tout passe par une immersion sensorielle. La caméra épouse le regard des enfants, capte le chaos d'un monde fragmenté, incompréhensible, peuplé de silhouettes adultes menaçantes et

indistinctes, de gestes brusques. Ce choix de mise en scène confère au film une puissance physique rare, faisant de chaque étape une épreuve à part entière. Akio Fujimoto n'abandonne cependant jamais l'exigence de réalisme nécessaire pour exprimer la situation des Rohingyas. D'acteurs non-professionnels issus de cette communauté à un scénario nourri de témoignages, le dispositif est hybride entre fiction et ancrage documentaire. Le périple enchaînera les étapes au gré des passeurs. Spoliations, traversées interminables, faim, soif, peur... L'espoir d'un sauvetage se dissout dans une errance d'autant plus poignante que Somira et Shafi se retrouvent séparés de leur famille, dans un apprentissage forcé de la survie. Si l'obligation de fidélité aux rudesses de la condition des Rohingyas amène Fujimoto à rejeter toute idéalisation, à montrer sans détour une violence systémique, *Les Fleurs du manguier* tient néanmoins à une quête de lumière et d'humanité. L'intensité émotionnelle qui en découle explose dans certaines séquences comme celle où frère et sœur connaissent un instant de répit. Protégés temporairement dans une maison abandonnée, ils renouent avec leur statut d'enfant en se remettant à rire, à jouer. Ces oscillations entre innocence et tragédie sont le cœur battant d'un film porté par une

remarquable mise en scène : images désorientées, traversées nocturnes quasi abstraites, montage alternant lenteur contemplative et surgissements soudains - autant de traductions sensibles du chaos intérieur et de l'épuisement de ce voyage forcé.

Au-delà de sa puissance formelle, *Les Fleurs du manguier* affirme un geste profondément politique à travers l'engagement sans faille du réalisateur envers ceux qu'ils filment. En choisissant de tourner en langue rohingya - une première -, Fujimoto redonne voix à une communauté que l'histoire du monde occulte. Son engagement se prolonge jusque dans une fin ouverte, refusant toute consolation artificielle : ici, pas de résolution, seulement la persistance d'une incertitude. Une manière, d'une rigueur morale admirable, de rester fidèle à une réalité qui, elle, demeure en suspens. A.M.

SORTIE LE 22 AVRIL

Avec Muhammad Shafiq Rias Uddin, Shomira Rias Uddin, etc.
1h39 - Japon

"J'ai voulu rendre compte de leur détresse" : le réalisateur japonais Akio Fujimoto porte la voix des Rohingyas dans "Les Fleurs du manguier", un film bouleversant sur cette communauté persécutée de Birmanie

Le film d'Akio Fujimoto raconte le périple insensé de deux enfants rohingyas, orphelins, qui tentent de gagner la Malaisie pour rejoindre une partie de leur famille.

[lire plus tard](#)

[4 commentaires](#)

[partager](#)



Laurence Houot - propos recueillis par
France Télévisions - Rédaction Culture



Le réalisateur japonais Akio Fujimoto, le 18 mars 2026 à Paris. (LAURENCE HOUOT / FRANCEINFO CULTURE)

Avec Les Fleurs du manguier, le réalisateur japonais Akio Fujimoto met un coup de projecteur sur la minorité musulmane des Rohingyas, victimes de persécutions en Birmanie, et de ce que les organisations internationales qualifient de "*nettoyage ethnique*". Prix spécial du jury Orizzonti à la Mostra de Venise 2025, le film sort dans les salles le 22 avril 2026.

Le réalisateur japonais, de passage en France pour présenter son film, explique à franceinfo Culture ce qui lui a donné envie de porter la voix de ce peuple meurtri, et la manière dont il a travaillé avec les membres de cette communauté, et avec les deux enfants, héros de cette histoire, bouleversants de naturel.

Franceinfo Culture : Qu'est-ce qui vous a poussé à faire ce film sur les Rohingyas ?

Akio Fujimoto : Depuis 2013, je travaille en Birmanie. Au fil du temps, mon lien avec ce pays s'est intensifié, jusqu'à devenir très fort. J'avais entendu parler des Rohingyas, mais c'est un sujet assez tabou en Birmanie, donc je n'avais pas plus creusé que ça. En 2021, quand il y a eu le coup d'état, j'ai commencé à participer à des actions justement pour soutenir les victimes de la violence de ce coup d'État. A ce moment-là, j'ai réalisé qu'en 2017, quand les Rohingyas ont commencé à être persécutés et qu'a débuté le génocide, je n'avais rien fait. J'ai ressenti du regret, et de la culpabilité. J'ai eu envie de les soutenir. A l'époque, je réfléchissais à mon troisième long-métrage, et donc avec ce film, j'ai voulu porter leur voix, et rendre compte de leur détresse. C'est comme ça que ce projet de *Lost Land* (titre original de *Fleurs du manguier*), est né.

Pourquoi une fiction et pas un documentaire ?

La fiction n'est pas un mensonge, elle nous plonge dans un monde. Avec la fiction, on peut entrer dans une histoire, et quand on revient à la réalité, on peut y penser, y réfléchir. Je pense que c'est ça la force de la fiction, et du cinéma.

Pourquoi avoir choisi de raconter cette histoire à travers celle de deux enfants ?

Pendant un an, pour construire ce scénario en effectuant mes recherches, j'ai interviewé beaucoup de Rohingyas. Beaucoup étaient devenus parents, en exil. Ce qui est ressorti de leurs témoignages, c'est que c'était assez difficile pour eux, parents, de transmettre à leurs enfants d'où ils viennent, ce qu'ils ont vécu et traversé avant que leurs enfants viennent au monde, loin de chez eux. Cette deuxième génération n'a pas connu le périple de la fuite. C'est la raison pour laquelle j'ai voulu faire un film pour montrer à ces enfants cette histoire. Et la meilleure façon pour que ces enfants comprennent, c'était d'avoir des héros enfants pour qu'ils puissent s'identifier, qu'ils puissent comprendre les émotions à travers ces héros de leur âge.

Comment avez-vous casté les enfants ?

Quand je préparais le film, je suis allé dans une école privée pour les enfants Rohingyas, et je suis tombé sur ce petit garçon, qui jouait tout seul dans la cour. Il était incroyablement lumineux. Alors je l'ai suivi jusqu'à chez lui, et là, il y avait sa grande sœur. Voilà, les deux acteurs sont vraiment frère et sœur dans la vie et cela explique la grande complicité entre eux, que l'on voit à l'écran.

Comment avez-vous travaillé avec les enfants ?

Je leur donnais des indications sur une situation, sur les actions, mais jamais sur ce que ressentent les personnages, ou dans quelles émotions ils devaient être. Il se trouve que la langue Rohingyas ne s'écrit pas, donc tout s'est fait à l'oral. Et puis il y avait le problème de la traduction. Je donnais les indications en japonais, un premier traducteur traduisait en anglais, puis un deuxième traduisait de l'anglais en langue Rohingyas !

Et cela n'a pas été trop compliqué ?

En fait, plutôt que de donner des directions d'acteurs, de jeux, j'expliquais une situation et je les laissais interagir avec la situation dans laquelle ils étaient. Mais comme je ne comprenais rien à ce qui se disait, je ne pouvais pas dire c'est bon, ou ce n'est pas bon, on reprend. Je n'avais plus qu'à prier pour que ce soit ok ! J'ai de la gratitude, parce que moi je suis japonais et ils m'ont quand même accepté et m'ont confié leur histoire. C'est un mélange de hasard et de confiance qui a permis d'arriver à ce résultat.

On est vraiment avec eux, on court avec eux, c'est très impressionnant. On a peur pour eux pendant tout le film. Comment avez-vous fait, en termes de mise en scène, pour nous immerger comme ça, littéralement dans cette aventure, à hauteur d'enfant ?

Ça, c'est la force du chef opérateur, qui n'a pas posé sa caméra devant eux, comme s'il était spectateur, mais comme s'il était à côté d'eux, avec eux.

Même si le film est très sombre, il montre quand même une part lumineuse, notamment avec la solidarité qui s'exprime entre les Rohingyas, mais aussi de la part de certaines personnes qu'ils croisent sur leur route. C'était important de montrer un peu d'humanité dans cette noirceur ?

Oui. J'avais envie de montrer aussi ce qui est beau dans l'humanité. Le film raconte l'histoire de ces enfants, et autour d'eux il y a des gens, qui ne sont pas directement de leur famille ou liés à eux, mais qui sont ensemble pour faire en sorte que la vie puisse continuer. La vie de cet enfant passe de main en main. Les gens s'entraident pour que cette vie-là puisse continuer à exister, ailleurs.



"Les Fleurs du manguiier", de Akio Fujimoto, sortie le 22 avril 2026. (ARIZONA DISTRIBUTION)

Vous êtes japonais, la culture rohingya est très différente de la culture japonaise, comment avez-vous ressenti cela ?

Oui, le peuple rohingya est musulman. Dans le film, il y a de nombreuses scènes sans paroles, quand ils prient, quand ils jouent, et pourtant on comprend leurs émotions. Et justement c'est comme si les paroles ou la langue ne comptaient pas et qu'entre êtres humains, on se comprend. Donc je ne me suis pas intéressé aux Rohingyas parce que leur culture est différente de la mienne. Au contraire ce qui m'intéressait vraiment, c'était de comprendre ce qui nous rapproche en tant qu'humains.

Est-ce qu'un film peut changer les choses ?

Ce n'est pas qu'un film peut changer le monde mais il peut apporter une voix et cette voix peut être entendue par les spectateurs. Et c'est cette perception par les spectateurs, cette prise de conscience, qui peut ensuite amener à infléchir une politique. Mais j'ai vraiment fait attention à ce que les enfants, ou les héros de cette histoire, ne portent pas un message politique. J'ai vraiment veillé à ne pas les utiliser pour faire passer un message politique. Mon but c'était que l'on regarde leur histoire à travers le regard des enfants. Après, ce que ça touche et comment ça touche, c'est particulier à chaque spectateur.

C'est l'histoire des Rohingyas, mais c'est aussi une histoire universelle, non ?

Effectivement, quand j'ai écrit ce film, j'ai d'abord pensé bien sûr à transmettre l'histoire des Rohingyas. Mais leur histoire fait écho à une histoire universelle parce que dans le monde entier, il y a tant de migrants. Il y aurait dans le monde aujourd'hui une personne sur 60 qui fuit son pays. Donc ça parle à tellement de gens !

Est-ce que les Rohingyas ont pu voir le film ?

Oui j'ai pu faire une projection avec toutes les personnes qui ont participé au film. J'ai pu aussi montrer le film dans le cadre d'un festival en Arabie Saoudite, où il y a une grosse communauté rohingya. Mais mon rêve, ce serait de le montrer en Birmanie, pas seulement aux Rohingyas, mais à tous les Birmans, à toutes les ethnies, et qu'ensuite on puisse en parler tous ensemble, ça c'est mon rêve, mais malheureusement je crains que ça n'arrive pas cette année...

«Les Fleurs du manguier» d'Aiko Fujimoto : la critique d'un film à hauteur d'enfants sur le sort des Rohingyas

Le Japonais Aiko Fujimoto signe un très beau film sur les Rohingyas, minorité musulmane qui a fui la répression en Birmanie.



Ils ne font plus l'actualité mais leur sort ne s'est pas amélioré.

Communauté musulmane persécutée en Birmanie et réfugiée principalement au Bangladesh voisin, les Rohingyas sont les pestiférés de l'Asie du Sud-Est, une population qui n'a eu d'autres choix pour survivre que l'exil, parfois loin de sa terre.

Pour son troisième film – les deux premiers sont inédits en France –, le réalisateur japonais Aiko Fujimoto s'est intéressé à ces oubliés de l'Histoire en filmant à hauteur d'enfants le périple d'une famille qui quitte un camp de fortune dans l'espoir d'une vie meilleure en Malaisie.

Si «Les Fleurs du manguier» n'est pas un documentaire mais une fiction magnifiquement photographiée par le collaborateur de Ryusuke Hamaguchi, Yoshio Kitagawa, le cinéaste nippon évite la sur-dramatisation et le misérabilisme pour filmer le combat quotidien d'une fillette de neuf ans pour préserver l'innocence enfantine de son petit frère. On pense parfois au «Tombeau des lucioles» d'Isao Takahata, sauf que le drame se déroule en 2026, sous nos yeux, à condition d'être attentif à ce qui se passe au delà de notre zone d'intérêt. Poignant.

D'Akio Fujimoto

Avec Muhammad Shofik, Rias Uddin, Shomira Rias Uddin ■

4 Les fleurs du manguier

*d'Akio Fujimoto, drame, 1h 39. En salles
le 22 avril.*

Shafi, 4 ans, et sa sœur Somira, 9 ans, vivent au Bangladesh dans un camp de réfugiés rohingyas. Un jour, décidés à « rentrer à la maison » et à retrouver un oncle resté en Malaisie, ils fuient ce monde d'adultes marqué par la peur et la violence. Faim, menaces, mort en route... Le film peut se révéler brutal. Il est néanmoins parsemé de gestes de solidarité qui redonnent espoir, comme quand un réfugié protège les enfants ou que des villageois les accueillent. Quand la prière, aussi, s'avère être une aide pour traverser les épreuves ou que les jeux deviennent un refuge. « Un, deux, trois, soleil! » et quelques bribes de rire font reprendre courage. À travers le destin d'enfants bien trop jeunes pour vivre de telles épreuves, ce film illustre l'exil et les conditions de vie du peuple rohingya, l'un des plus persécutés au monde. À travers le drame, il parle aussi d'espérance. ■

Margaux de Pompignan

Notre avis : 🍷🍷